

les, à leurs affaires, leur rappelle leurs devoirs religieux. Son ministère n'est pas infécond ; il a la consolation d'en ramener plus d'un à la pratique de la religion. Mais lui-même est bientôt atteint d'une dysenterie qui le mène aux portes du tombeau. Contre toute espérance pourtant il se remet, mais il faut revenir en Europe pour réparer une santé délabrée.

De retour en France, le P. Marie fut nommé supérieur du couvent de Paris et à l'expiration de sa charge, il se retira au couvent des Capucins de Lyon et devint secrétaire de Mgr Charbonnel, évêque capucin démissionnaire de Toronto. Nous voici arrivés à l'année terrible. Nos revers se multiplient. C'est par régiments entiers que nos pauvres soldats sont emmenés en Allemagne et internés dans des villes où tout leur manque. Le P. Marie qui, plus jeune, a été témoin des horreurs de la guerre et en a lui-même pâti, sollicite et obtient l'office d'aumônier militaire. Par sa bonté, ses manières rondes, familières au soldat, il a bientôt gagné les sympathies de ses hommes, qui ne l'appellent que « le petit Breton. » Il prodigue ses bons offices aux bien portants, mais c'est surtout auprès des malades qu'il se multiplie. Il a dans son service un grand nombre de varioleux. Insouciant du danger, il visite les malades jour et nuit. A combien n'a-t-il pas adouci les derniers moments ? Combien, négligents de leurs devoirs religieux, se sont, grâce à lui, réconciliés avec Dieu au moment de la mort. Dans ces circonstances, son zèle allait jusqu'à l'héroïsme. Citons un fait.

Il assistait à ses derniers instants un de ces malheureux. L'infortuné, sur le point de rendre le dernier soupir, refusait absolument les secours de la religion. Le Père était navré et ne savait plus comment gagner son âme. Cet homme avait dans le même hôpital un frère atteint d'un mal beaucoup moins grave et qui circulait librement. Le moribond demande à le voir : on l'amène. Arrivé sur le seuil de la salle, celui-ci s'arrête et refuse d'avancer. En vain le mourant l'appelle, le conjure de venir l'embrasser une dernière fois. Effrayé d'une telle proposition, le jeune homme se retire, laissant son frère atterré. Le Père se sent alors ému jusqu'au fond des entrailles et, se jetant au cou du malade, il l'embrasse avec effusion. Ce mouvement, aussi sincère que spontané, est un trait de lumière pour le pauvre endurci. Ses préjugés tombent tout à coup ; il se confesse et meurt dans les sentiments les plus chrétiens.

A la fin de la guerre, le P. Marie s'employa avec le même zèle au travail du rapatriement des prisonniers, il s'occupa aussi de l'œuvre des tombes militaires et des messes à faire célébrer pour le repos de l'âme des soldats morts pour la patrie. Le gouvernement français reconnut tant de services généreux en attachant sur la poitrine de l'héroïque aumônier la croix de la Légion d'honneur.

En 1876, le P. Marie de Brest fut nommé Procureur des Missions